

Au-dessus de tout téléthéâtre

Paul Chamberland

Volume 6, numéro 1, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600265ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600265ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Chamberland, P. (1973). *Au-dessus de tout : téléthéâtre*. *Voix et images du pays*, 6(1), 181–211. <https://doi.org/10.7202/600265ar>

AU-DESSUS DE TOUT

téléthéâtre

de

Paul Chamberland

Au-dessus de tout a été créé à CBFT le 25 septembre 1966.

La distribution était la suivante :

PIERRE BEAUCHEMIN, sculpteur	Jacques Godin
FERNAND GERVAIS, peintre	Robert Gadouas
SOLEIL, amie de Beauchemin et de Gervais	Michèle Rossignol
LA PROPRIÉTAIRE DE LA GALERIE	Michèle Le Hardy
UN PROFESSEUR D'HISTOIRE DE L'ART	Georges Groulx
UNE FEMME D'UN CERTAIN ÂGE	Madeleine Langlois
LE COMMISSAIRE	Roger Lebel
PAUL, un ami de Gervais	André Richard
LES AUTRES INVITÉS AU VERNISSAGE	

L'équipe de production comprenait :

Metteur en scène et réalisateur : Jean-Paul Fugère

Script-assistante : Geneviève Houle

Décors : Jean-Louis Garceau

Costumes : Janine Caron

DÉCORS

La galerie de peinture

L'extérieur de la galerie

Le port

Le restaurant

L'appartement de Soleil : 1. le living — 2. la chambre

L'atelier de Beauchemin

SCÈNE 1

À la galerie de peinture...

a lieu le vernissage des toiles de Gervais. Le vernissage est fort avancé — il y a beaucoup de fumée. Invités verre en main, conversations bruyantes, éclats de voix. Les inévitables ornements d'un tel événement : toilettes, coiffures excentriques et bêtes, au possible. Les toiles : de pauvres prétextes. C'est ce que Beauchemin constate dès son entrée. Il fixe un moment l'affiche annonçant l'expo de Gervais, affiche fixée au mur du hall. Il hésite, regarde l'assemblée. Moue d'ennui. Il est un peu ivre. Soleil l'aperçoit du milieu d'un groupe. Elle accourt. Ils s'embrassent.

SOLEIL — Ah, enfin, te voilà !

BEAUCHEMIN — Hé oui ! (*Il rit.*) Et bien vivant !

SOLEIL — Mais un peu rond ?

BEAUCHEMIN — Hé hé hé, tu ne t'ennuies pas non plus, à ce que je vois.

Ils entrent sans se hâter.

SOLEIL — Devine qui nous fait l'honneur de sa présence. Je te le donne en mille.

BEAUCHEMIN — Ou bien De Gaulle ou bien Mao-Tsé Toung, pas moins.

SOLEIL — Le com-mis-sai-re !

BEAUCHEMIN — Non ! Ce n'est pas vrai !

SOLEIL — Regarde-le : il resplendit, il éclabousse.

Elle le désigne du doigt.

BEAUCHEMIN — Incroyable ! Ha ha, le commissaire ici ! Mais où se cache donc ce Gervais de mon cœur ? Il fait son petit numéro, je suppose ?

Au même moment, Gervais et Beauchemin s'aperçoivent de loin. Ils éclatent de rire. Tous trois vont l'un au-devant des autres. Ils se rencontrent à peu près au centre de la galerie. Ils se regardent quelques instants en silence, l'air complice, puis s'esclaffent.

SOLEIL (*faussement anxieuse*) — Vous m'inquiétez tous les deux. Je vous préviens : pas de bêtises !

GERVAIS — Qu'est-ce que tu crois ?

BEAUCHEMIN — Nous savons être corrects quand il le faut.

SOLEIL (*elle rit*) — En tout cas, tu sais ce qu'il faut porter ; ton accoutrement, il est tout ce qu'il y a de plus correct.

Elle rit.

BEAUCHEMIN — Il est convenable, mon accoutrement !

SOLEIL — Oh mais si ! Absolument !

Ils rient.

BEAUCHEMIN — Il n'y a rien à boire dans cette damnée boutique !

Comme par magie, un garçon se présente avec le plateau des vins. Gervais avait déjà un verre. Beauchemin et Soleil se servent.

BEAUCHEMIN (*heureux*) — Merci, grand merci !

Un silence.

GERVAIS — Et l'expo, ça te plaît ?

BEAUCHEMIN — Hum... avec tous ces cornichons qui ornent la galerie... mais, mon pauvre Gervais, on ne voit plus tes toiles !

GERVAIS — Oh ! Ça ! ...

SOLEIL — La propriétaire, en tout cas, est ravie !

GERVAIS — Naturellement. Après tout, c'est *son* vernissage !

BEAUCHEMIN (*l'air inspiré*) — Tiens, celle-là me plaît assez !

GERVAIS — Quoi ? Cette toile ?

Il en désigne une.

BEAUCHEMIN — Non, non. Tes toiles, je les adore. Alors n'en parlons plus. Non, c'est cette abrutie.

Il la montre. L'invitée ainsi désignée justifie assez bien, par son apparence, l'appellation. La propriétaire de la galerie s'amène vers les trois amis. Femme d'un certain âge, ayant décidé de n'avoir ni goût ni élégance et se donnant tout entière dans la façon d'aborder, de mener les gens. Elle adopte un ton particulier pour chacun.

PROPRIÉTAIRE — Beauchemin ! Quelle surprise ! Vous vous êtes enfin décidé à être des nôtres ?

BEAUCHEMIN — Oui, madame.

Baisemain.

PROPRIÉTAIRE — Ah, ces sculpteurs ! (*Elle le toise, à cause de ses vêtements.*) Toujours aussi... désinvolte ! (*Elle aperçoit Soleil.*) Oh, ma petite Soleil ! Je vous avais aperçue de loin tantôt ! Je n'avais pu vous saluer. Que vous êtes mignonne, ce soir, mignonne à croquer. (*Elle l'embrasse avec transport mais rapidement. Puis, à Gervais, sur un ton protecteur*) Gervais, mon p'tit, c'est le moment. Les journalistes, les photographes nous arrivent. Tu sais ce que c'est.

GERVAIS (*ennuyé*) — Déjà ? . . . Aaah !

SOLEIL — La presse brûle de vous entendre, mon cher Gervais.

PROPRIÉTAIRE — Allons, viens. (*aux autres*) Je vous l'arrache.

GERVAIS (*il s'apprête à la suivre, puis hésite*) — Je n'ai rien à leur dire. Renvoyez-les. Dites-leur, je ne sais pas, que je suis malade.

PROPRIÉTAIRE — Tu plaisantes ? Écoute, l'interview, la photo, ça s'impose. Tu. . .

GERVAIS (*plus ferme*) — Qu'ils aillent au diable !

PROPRIÉTAIRE — Tu es complètement fou !

SOLEIL — Voyons, Fernand, il faut jouer le jeu.

GERVAIS (*ahuri*) — Jouer le jeu ?

Un silence. La propriétaire paraît décontenancée.

PROPRIÉTAIRE (*doucement*) — Soleil, mon petit, fais-lui comprendre un peu. . . Dis-lui. . .

GERVAIS — Me faire comprendre quoi ?

BEAUCHEMIN — Te faire entendre raison, idiot !

Il rit.

GERVAIS — Ah ! Vous deux !

PROPRIÉTAIRE — Allons, ça suffit, viens. Les voilà, justement. (*Gervais demeure buté.*) Tu ne comprendras donc jamais rien à rien. Je t'organise la meilleure exposition-solo de la saison et tu fais le dédaigneux. Allons, mon p'tit Gervais, tu ne me feras pas ce coup-là ? (*menaçante*) Si... ! Ha Ha !

GERVAIS — Grrrr !

PROPRIÉTAIRE (*croyant l'infléchir*) — Et dire que je voulais te présenter au commissaire, que j'ai invité justement pour que...

Beauchemin et Soleil s'esclaffent.

GERVAIS — (*sidéré, amusé*) Le commissaire ? Ça c'est le bouquet ! Alors vous pensez que moi... lui ? ...

La propriétaire fait signe aux journalistes, photographes, ni plus ni moins, de se saisir de Gervais.

Soleil s'esquive à l'insu de tous.

PROPRIÉTAIRE (*à Gervais*) — Petit imbécile, va ! (*à Beauchemin*) Ah, Beauchemin, vous êtes plus raisonnable que lui. Vous, au moins, vous avez les deux pieds sur la terre. Venez que je vous présente au commissaire.

BEAUCHEMIN — Sans blague ! Le commissaire mon œil ! Ho ho ho !

PROPRIÉTAIRE (*hors d'elle-même*) — Ah, vous êtes tous les mêmes ! Tas de crétins ! Je me demande pourquoi je me tue à vous rendre service.

Les journalistes ont assailli Gervais. La propriétaire revient vers le peintre et s'affaire, donnant des ordres à tort et à travers. Elle est impeccablement assommante pour tout le monde. Pendant ce temps, Beauchemin, qui s'éloigne, se voit accosté par une bonne femme outrageusement vêtue, coiffée, maquillée. Elle n'est plus jeune.

FEMME — Pierre Beauchemin... le sculpteur ?

BEAUCHEMIN — Le célèbre sculpteur ? ... Oui, madame, pour vous servir.

Salut.

Beauchemin et la femme prennent chacun un verre de vin.

FEMME — Vous savez, je raffole de vos ouvrages.

BEAUCHEMIN — Ah ! vraiment ? J'en suis ravi. Tous n'en raffolent (*insistance moqueuse sur ce mot*) pas autant, vous savez.

FEMME — Les gens sont si bêtes, si bornés. Mais il ne faut pas vous en faire, (*ton important*) le génie est toujours méconnu.

BEAUCHEMIN (*ton modeste*) — Je ne suis pas un génie, moi, madame.

FEMME — Mais si, mais si... Je vous l'apprends ?

BEAUCHEMIN — Vous me l'apprenez, vraiment.

FEMME — Comme il est charmant ! J'adore ce que vous faites. J'ai demandé à **mon époux** de vous acheter une pièce.

Un bref silence.

BEAUCHEMIN — Qu'est-ce qui vous plaît donc dans mes... ouvrages ?

FEMME — Vous me le demandez ? Je ne sais pas. La force... l'audace... la puissance...

BEAUCHEMIN — C'est étrange ! ... En général, vous savez, les femmes n'apprécient pas tellement mes sculptures.

FEMME — Les femmes sont tellement sottes !

BEAUCHEMIN — Ne dites pas cela, voyons. Vous les rachetez toutes.

FEMME — Vous me flattez. (*Elle se trouble.*) Mais parlons de vous, plutôt... cette puissance... vos sculptures... révèlent... expriment une telle... virilité, c'est rare !

BEAUCHEMIN — C'est rare ?

FEMME — Oh, mais tellement rare !

BEAUCHEMIN — Vous cherchez l'oiseau rare ?

La femme glousse, s'étouffe, renverse son verre.

(*Ton très pénétré, très ferré*) Dites-moi donc, ma chère dame, n'aimeriez-vous pas un peu tenir un sculpteur dans votre lit ?

FEMME (*outrée*) — Oh ! Oh ! Vous... vous êtes...

Beauchemin s'éloigne sans hâte laissant la femme sidérée. Soleil s'approche de Beauchemin, accompagnée d'un type dans la cinquantaine, lui-même escorté par deux petites demoiselles d'allure bourgeoise. Beauchemin paraît se demander ce que Soleil a encore mijoté.

SOLEIL — Monsieur (*au type*), en voilà un artiste, un vrai ! Pierre Beauchemin, sculpteur. (*À Beauchemin*) Monsieur est professeur d'histoire de l'art.

Tout cela dit sur un ton fort appliqué.

PROFESSEUR — Fort heureux de vous connaître, cher monsieur. Alors, vous êtes sculpteur ?

BEAUCHEMIN — Oui, je fais des sculptures.

PROFESSEUR — Bien bien, très bien... La sculpture est un art... très noble : Michel-Ange, Rodin.

Un silence.

SOLEIL — Monsieur aime beaucoup la canne à pêche.

BEAUCHEMIN (*ne comprenant pas*) — Hum ?

PROFESSEUR (*très embarrassé*) — Mais... mais, heu... Vous êtes ravissante, petite demoiselle... La pêche, la canne... oui, oui, je disais à mademoiselle, tout à l'heure, que... j'aimais... heu... la pêche...

SOLEIL — C'est un sport si fin, si délicat ! D'ailleurs, Beauchemin est aussi un fervent de la pêche.

Beauchemin manque de s'étouffer.

PROFESSEUR — Oh ! Vous m'en voyez ravi... je... mais...

Un silence. Chacun sent le besoin de dissiper le malaise. Soleil invente de se saisir d'un objet (le programme ?) En guise de micro.

SOLEIL (*ton d'interview*) — Monsieur, vous enseignez l'histoire de l'art. Que pensez-vous de l'art, des artistes en général ?

PROFESSEUR — Ce que j'en pense ? ... Bien, vous savez, depuis vingt ans que j'enseigne... j'ai bien mes petites idées là-dessus. D'ailleurs, demandez-le à mes élèves. (*Elles saluent, sourient.*) Charmantes, n'est-ce pas ?

BEAUCHEMIN — Tout à fait charmantes.

PROFESSEUR — Voyez-vous, j'ai bien observé notre monde moderne. Eh bien, monsieur, non seulement je ne suis pas contre les in-no-va-tions, mais parfois je crois pressentir ce qui vient...

SOLEIL — Monsieur le professeur a une conception assez... avant-gardiste de l'art.

BEAUCHEMIN — Vraiment.

PROFESSEUR — Nous sommes entrée dans la civilisation des objets. Dé-fi-ni-ti-ve-ment. Ir-ré-mé-dia-ble-ment. Alors inutile de pleurer sur les vieilleries n'est-ce pas, et Dieu sait s'il en est de grandes, d'émouvantes. Mais enfin, aujourd'hui, le romantisme, le raffinement, ça n'a plus cours : il faut faire place à l'objet, à l'objet dans toute sa nudité, dans toute sa dureté. Place aux objets ! Telle est ma vision des choses, de l'art. Oui, l'objet est roi ; il faut, en quelque sorte servir l'objet. (*Sentencieux*) Et l'artiste — c'est peut-être triste — est devenu un producteur comme un autre, oui, comme un autre.

Beauchemin vole un verre au garçon qui passe.

SOLEIL — Et la recherche ?

PROFESSEUR — (*sentencieux*) — Dépassée. Tout cela est dépassé, dénué d'importance, vide de sens. Le problème ne se pose même plus.

Beauchemin grogne imperceptiblement. Gervais, délivré des journalistes, s'approche.

GERVAIS (*à Soleil*) — Qui est-ce ?

SOLEIL — Chut, écoute.

PROFESSEUR — Enfin, monsieur, il ne s'agit pas de brimer qui que ce soit. Au contraire, bien au contraire, il faut assurer l'harmonie entre tous. Et l'art, c'est l'harmonie, n'est-ce pas. (*Il rit.*) Pourtant il faut des règles. Et ces règles, pour les fixer, il va falloir recourir à des spécialistes, à des techniciens. Non, personne ne sera lésé.

GERVAIS — Mais enfin, l'artiste ne doit pas s'embarrasser de règles.

PROFESSEUR — Mon avis est que si l'artiste est laissé à lui-même, il devient dangereux ; il constitue une menace pour l'ordre social ; il introduit dans la société des germes de...

BEAUCHEMIN (*très calme*) — Bon, ça suffit. Moi, je n'aime pas la gueule des fascistes !

PROFESSEUR — Oh !

GERVAIS (*très calme*) — Nous, les facistes, on les supprime.

PROFESSEUR — Oh, oh !

Le professeur offusqué s'enfuit, ses deux petites élèves, terrifiées, sur les talons.

BEAUCHEMIN (*à Gervais et désignant Soleil*) — Alors, qu'est-ce qu'on lui fait ? C'est elle qui nous a déniché ce type-là, tu sais !

GERVAIS — Tut tut tut, ma chère Soleil, il faudrait veiller davantage à vos fréquentations.

SOLEIL — Je suis très satisfaite de mon petit professeur... Non, mais il est pas mal, tout de même.

La propriétaire s'amène, tout énervée.

PROPRIÉTAIRE — Beauchemin, Gervais, venez vite, mes agneaux, suivez-moi, (*l'air important*) le commissaire veut faire votre connaissance. Venez !

GERVAIS — Non, mais allez-vous nous ficher la paix une seconde !

PROPRIÉTAIRE — Écoutez, ce n'est pas le moment de jouer les andouilles. (*ton lénifiant*) Il faut à tout prix que vous mettiez le commissaire de votre côté. Surtout maintenant : le commissaire doit proposer, en haut lieu, de nouvelles politiques. Il a besoin de vous et vous avez besoin de lui. Je crois que vous comprenez.

BEAUCHEMIN — Dites donc, la mère, vous le prenez au sérieux...

GERVAIS — De nouvelles politiques, de nouvelles politiques, de la bouillie pour les chats, comme d'habitude !

PROPRIÉTAIRE — J'en ai assez de vous deux ! Suivez-moi !

De mauvais gré, ils suivent la propriétaire de la galerie qui se dirige vers le groupe, fort nombreux, où se trouve le commissaire. On y discute fort.

QUELQU'UN — Savent-ils au moins ce qu'ils veulent, ces artistes ?

DEUXIÈME — Que font-ils pour être compris, pour être entendus ? Je vous le demande !

PREMIER — Ils ne s'entendent même pas entre eux. J'en sais quelque chose...

TROISIÈME (*près du commissaire*) — Les artistes ? Une tribu d'énergumènes qui manquent de savoir-vivre et d'honnêteté !

Beauchemin, Gervais et Soleil, derrière la propriétaire, ont joint le groupe et ont entendu ces dernières répliques.

COMMISSAIRE (*répondant au dernier, sur un ton faussement sobre, indulgent, plein de suffisance*) — Mais vous êtes trop sévères. Les artistes, il faut les comprendre ! Pour un artiste, ce qui compte avant tout, c'est de créer. Il ne faut pas lui demander autre chose. Il faut tout faire pour qu'il soit dans des conditions favorables à la création. Qu'il produise des œuvres, c'est son métier. Et nous sommes là, nous, pour favoriser la diffusion des œuvres. Non, l'essentiel est de collaborer de part et d'autre, et chacun selon ses moyens, chacun dans ses fonctions.

BEACHEMIN (*bondissant — sur un ton d'abord contenu mais de plus en plus irrité*) — Bien dit, monsieur le commissaire ! Bravo ! Vous êtes là, oui... Produisez, messieurs les artistes, produisez ! Ensuite, refilez-nous la marchandise. Vraiment !

Beauchemin, rageur, hors de lui, lance son verre contre le mur. Le verre se fracasse contre le coin d'une toile que souille le vin s'y répandant. Silence, stupeur, consternation. Quelqu'un prend des photos. Le commissaire, humilié, blême de colère, a été incapable de riposter. Les murmures de désapprobation commencent à monter de toutes parts. Beauchemin entraîne Gervais et Soleil en se frayant un chemin à travers les invités courroucés, scandalisés. Beauchemin paraît très calme. Ses gestes sont lents, mesurés, sûrs. Avant de partir, il se retourne et lance à l'assemblée un rire provocateur. Tous trois sortent.

SCÈNE 2

À l'extérieur de la galerie...

Soleil, Beauchemin et Gervais sortent en courant, font des gestes de dérision en direction de la galerie. Ils se prennent par le bras s'esclaffent, rient un bon coup. Beauchemin et Gervais soulèvent Soleil et courent en la tenant dans leurs bras. Comme ils la déposent :

GERVAIS — Attendez-moi, je vais chercher l'auto, j'en ai pour deux minutes.

Gervais traverse la rue et disparaît. Restés seuls Beauchemin et Soleil éprouvent le poids d'un certain silence fait d'inquiétude et d'exaltation. Ils marchent lentement. Le retour sur soi après une extériorisation folle.

BEAUCHEMIN (*soufflant*) — Quelle affaire !

Bref silence.

SOLEIL — Comment te sens-tu ?

BEAUCHEMIN — Au-dessus de tout, maintenant.

Soupir d'allègement.

SOLEIL — Je crois te comprendre !

BEAUCHEMIN — C'est fou ce qui m'a pris.

SOLEIL — Surtout, ne regrette rien.

BEAUCHEMIN — Tu parles. Il y a tout de même des limites. J'en avais jusque-là !
« De la mesure, mon petit Beauchemin, de la patience. Tu vas tout gâcher avec ton sale caractère. Ta violence te perdra » ... Je les ai eus, tous ! Ah que c'est bon de respirer maintenant, que c'est bon, que c'est bon !

SOLEIL (*frappant la poitrine de Beauchemin*) — Ça bouillait là depuis si longtemps !

BEAUCHEMIN — Le coup est parti tout seul. Le verre, je l'ai vu, il se fracassait.
(*bref silence*) C'est comme si... un autre avait tout fait... à ma place.

SOLEIL — Tu es un peu secoué.

BEAUCHEMIN — Je ne regrette rien. Ça devait arriver un jour ou l'autre. Plus moyen de revenir en arrière désormais. (*ton catégorique*) Oui, tout devient plus clair.

Soleil n'ose pas parler : les mots risqueraient de gâter ce moment-ci. Elle a envers Beauchemin un geste affectueux. Par exemple elle pose ses lèvres sur la tempe de Beauchemin. Beauchemin la regarde. Il sait qu'ils sont d'accord, et, pour lui, cela est important. On entend le klaxon de Gervais. La voiture de Gervais arrive près du couple. Beauchemin et Soleil se lèvent vivement et montent dans la voiture qui démarre.

SCÈNE 3

Dans le port...

Arrivée de l'auto dans le port. Arrêt de la voiture. C'est à qui le premier sortirait de l'auto. Une bousculade puis une course jusqu'à l'eau.

Son : bruit du port.

Plan du port. Soleil entre dans l'image en gros plan.

SOLEIL — J'aimerais être une mouette.

GERVAIS (*entrant dans l'image en mettant son bras autour de l'épaule de Soleil et déclamant*) — Mon enfant, ma sœur.

Soleil rit et se dégage.

Plan de Soleil et Beauchemin regardant l'eau.

GERVAIS (*off*) — C'est toi, Beauchemin qui as eu l'idée de nous entraîner ici ?

Gervais entre dans l'image. Soleil est entre les deux hommes.

BEAUCHEMIN — Quoi ? C'est formidable ! Une petite plongée au plus bas de la ville, presque dans les cales. L'eau sale des docks, ça ne vous change pas un peu de la merde dorée de la rue Sherbrooke ?

Un silence.

SOLEIL — Ici, tout est possible.

BEAUCHEMIN — Pourquoi pas ?

GERVAIS (*légèrement agacé*) — Ça y est, la petite mythologie à usage personnel.

BEAUCHEMIN — Idiot ! ... Mythologie tant que tu voudras... N'empêche que s'il n'y avait pas ça... (*un silence*) Descendre des pentes de la montagne jusqu'ici, dans le port, eh bien, pour moi, c'est tout un voyage.

GERVAIS — C'est comme pour moi, les néons de la Catherine, je les ai dans la rétine.

Pause. Soleil les laisse. Elle se sent légère. Elle a simplement le goût de courir ici et là, de regarder.

Image : Soleil seule, se promenant sur le port. C'est le point de vue des deux hommes. La caméra pivote seulement. Les deux hommes parlent off en plan sonore très rapproché.

BEAUCHEMIN — Ici, je me sens à l'aise. Le soir, surtout, ou bien très tôt, le matin. J'y viens quelques fois. C'est peut-être idiot... ah, et puis je m'en fous que ça soit idiot ou pas.

La caméra qui suit Soleil montre aussi les lieux que Beauchemin décrit.

GERVAIS — Tu as cent fois raison. Rêvons, qu'est-ce que ça nous enlève, après tout ?

BEAUCHEMIN — C'est beaucoup plus que cela... La vie... le mouvement... un reste d'humain. (*un silence*) Regarde : les hangars, les entrepôts, les élévateurs, les passerelles, les quais... et ces drôles de petits restaurants... Le jour, c'est plein de gars, là-dedans, qui travaillent, qui travaillent dur... On ne se dérange pas pour eux. Mais qu'ils décident donc un beau jour de tout foutre en l'air, de mettre le feu aux bâtiments, et c'est la débandade... Toute cette fureur rentrée, cette force... cette chaleur et cette joie aussi...

GERVAIS — Tiens, tu devrais exposer ici.

BEAUCHEMIN — J'y ai pensé. Je veux... si tu savais à quel point je veux que toute cette vie, ce mouvement... passe dans mes sculptures. Je me fous bien que ça soit beau ce que je fais. Je veux que ce soit vivant, que ça offense, et que ça brûle !

Pause. Gervais et Beauchemin reprennent la parole ensemble.

GERVAIS — J'essaie d'ima...

BEAUCHEMIN — Ces maudits-là a...

Un silence.

BEAUCHEMIN — Qu'est-ce que t'allais dire ?

GERVAIS — Mais... et toi ? Vas-y, mon vieux.

Plan rapproché des deux hommes.

BEAUCHEMIN — Tu sais, ils ont deviné, les maudits ! Les petits professeurs, les commissaires, toute la bande ! Ils nous voient venir. Ils savent trop bien ce que nous pouvons faire avec le fer, le plastique, et les machines. Ils vont nous tomber dessus, nous graisser de fric, nous entortiller... nous neutraliser bien gentiment en nous faisant torcher leurs murs.

GERVAIS (*collé à la réplique de Beauchemin*) — Moi, je pensais... ah, mais c'est tellement échevelé... S'il nous donnait... une ville !...

Beauchemin n'a pas écouté Gervais. Sa colère contre « les maudits » le porte à bouger violemment.

BEAUCHEMIN — Tu me passes la bagnole un moment ?

GERVAIS — Tu vas me la démolir !

BEAUCHEMIN — Pense donc. Je connais le port comme ma poche.

Son : bruit d'ambiance ou musique.

Gervais donne les clés à Beauchemin. Beauchemin court vers la voiture. La voiture démarre et s'éloigne à toute allure. La caméra a suivi la voiture jusqu'à Soleil. La caméra suit Soleil qui continue à se promener, en suivant Beauchemin des yeux. Gervais rejoint Soleil. Ils marchent sans se parler, se tenant la main, heureux, sereins, regardant autour d'eux.

Des plans de l'auto, pris de l'extérieur de l'auto.

Des plans pris de l'intérieur de l'auto où on voit Gervais et Soleil qui se promènent.

Soleil envoie la main en direction de Beauchemin. Travelling rapide le long du port.

Plan d'un policier qui s'approche.

Plan des trois (Gervais, Beauchemin, Soleil) s'engouffrant dans l'auto et disparaissant.

SCÈNE 4

Au restaurant...

Soleil, Beauchemin, Gervais. On les a déjà servis. Beauchemin paraît soucieux. Soleil s'en rend compte mais n'intervient pas, craignant de précipiter les choses. Beauchemin les a vus, elle et Gervais, se promener lentement dans le port : comment l'interprète-t-il ? Gervais ne paraît pas deviner ce jeu, fort peut marqué du reste.

GERVAIS — Je pense au petit prof de tantôt. Lui et ses objets !

SOLEIL — Il t'obsède, celui-là ?

GERVAIS (*l'ignorant*) — Que peuvent-ils contre nous ?

BEAUCHEMIN (*bondissant*) — Ce qu'ils peuvent ? Tu me le demandes ? Mon cher Fernand, tu es bien naïf. Ces gens-là sont les plus dangereux. Ils ont la force du nombre.

GERVAIS — Nous pouvons nous défendre, non !

BEAUCHEMIN — Avec quelles armes ? Objets, tu sais ce que ça veut dire ? Ça veut dire marchandise. Et qui se la paye la marchandise ?

GERVAIS — Mais, des tableaux, ça ne se vend pas comme des petits pois !

BEAUCHEMIN — Non !... (*Il rit.*) Tes toiles, mon cher Fernand, ça leur sert à s'acheter du prestige. (*Un silence. Beauchemin, un peu las, paraît vouloir se fermer. Mais il revient à la charge.*) Le commissaire, tu as vu comme il se rengorgeait. Le voilà le nouveau style : grande largeur de vue, libéralité, des manières, du miel et des dollars. Dire que personne ne se méfie ! Car si t'es pris, t'en sors pas. Tu décores. Tu ornementalises leurs banques, leurs prisons, leurs bordels... les gadgets cul-tu-rels quoi.

GERVAIS (*légèrement agacé*) — Tu peux t'en sortir, toi ?

Beauchemin regarde Gervais, dédaigneux d'une réponse. Soleil craint que la conversation ne prenne une tournure aigre-douce.

SOLEIL — Vous me cassez les pieds tous les deux. Trouvez autre chose, je vous en prie. Un peu d'imagination.

BEAUCHEMIN — De l'imagination ? Fernand en aura bien pour deux. Vous n'avez pas besoin de moi. (*Il se lève.*) Je dois faire un appel.

Il s'éloigne. Soleil le regarde partir : elle n'avait pas prévu le coup. Elle est désespérée. Soleil et Gervais hésitent à rompre le silence.

GERVAIS — Tu as l'air ennuyé.

SOLEIL (*esquissant un sourire*) — Mais non.

GERVAIS — Si. (*bref silence.*) Il y a des petits reflets roux dans tes cheveux. (*Soleil le regarde.*) Pourquoi ce surnom « Soleil » ?

SOLEIL — On m'a toujours appelée ainsi.

GERVAIS — Mais quelqu'un a bien dû trouver ça une première fois.

SOLEIL — Pourquoi ? ... C'est peut-être grand'père.

Bref silence. Beauchemin réapparaît à l'avant du restaurant, près du juke-box auquel il semble beaucoup s'intéresser. Soleil ne cessera, durant les prochaines répliques, de regarder Beauchemin à la dérobée.

GERVAIS — (*rêveur*) Un Soleil féminin... étrange. Une femme-soleil, ça doit être terrible ?

SOLEIL — Pourquoi terrible ?

GERVAIS — Je ne sais pas... (*comme inspiré*) Tu es le soleil noir !

SOLEIL — Le soleil noir ?

GERVAIS — Un soleil secret, que l'autre soleil cache.

Un silence. Gervais se rend compte que l'attention de Soleil est captée ailleurs. Gervais se retourne et aperçoit Beauchemin. Ce qui prend Soleil au dépourvu. Elle tente de s'intéresser à leur conversation mais l'entrain de Gervais est retombé.

SOLEIL — Il y a deux femmes en moi, c'est étrange.

GERVAIS — Tu deviens schizophrène ?

SOLEIL — Ne plaisante pas. C'est difficile d'avoir à mener deux vies : l'une le jour et l'autre la nuit. Tu ne sais pas ce que c'est que de jouer les parfaites secrétaires. Être toujours là quand on nous veut. Savoir où tout se trouve. Se rappeler tous les noms.

GERVAIS — Tu dois faire une assez adorable secrétaire.

SOLEIL — Vous n'avez pas ce genre de problème, vous.

GERVAIS — Tu crois ? C'est bien beau l'atelier, mais quand on en sort et qu'il faut dire merci à la madame, merci au monsieur qui a été si gentil, on se rend compte qu'on ne vaut pas cher l'once.

SOLEIL — Ils ne respectent personne. Ils nous tiennent.

Un type s'approche, ayant reconnu Gervais. Il s'appelle Paul.

PAUL — Ça par exemple !

GERVAIS — Paul ! D'où te ramènes-tu ? ... Soleil, je te présente Paul, un ami. Paul, Soleil.

Échange de salutation. Paul s'assoit.

GERVAIS — Qu'est-ce que tu deviens ? On ne te voit plus.

PAUL — Retour San Francisco, mon cher. Trois mois sur la côte.

GERVAIS — Eh bien ! On ne se prive pas !

PAUL — J'en avais besoin... Et toi ? J'ai vu l'annonce de ton vernissage dans le journal.

GERVAIS — Parlons-en !

PAUL — C'est merveilleux. Tu vas te mettre à vendre maintenant.

GERVAIS — Ho ho ! Si tu savais... Il est arrivé quelque chose de fou, d'impossible...

PAUL — Raconte-moi vite.

Soleil n'a plus d'yeux que pour Beauchemin. Elle n'entend plus ce qui se dit près d'elle. Beauchemin paraît fort impatient. Soleil se lève pour le rejoindre.

BEAUCHEMIN — Tu t'ennuies ? Tu es en bonne compagnie pourtant.

SOLEIL (*doucement*) — Tu es bête.

Silence. Ils font semblant de s'intéresser au choix de disques.

SOLEIL — Pierre, qu'est-ce qui ne va pas ?

BEAUCHEMIN — Mais rien, je t'assure.

SOLEIL — Tu as l'air contrarié.

BEAUCHEMIN — Tu exagères... Et puis, qu'est-ce que ça peut vous faire ?

SOLEIL — Nous ?

BEAUCHEMIN — Oui, vous, Fernand et toi.

SOLEIL — (*Plus tendre*) Que se passe-t-il là-dedans ?

Silence. Beauchemin aimerait prendre Soleil dans ses bras. Il la regarde. Soleil s'approche. Beauchemin s'écarte brusquement. Il tente de se donner un air détaché.

BEAUCHEMIN — Je vous regardais, Fernand et toi, tantôt, dans le port. Vous vous convenez à merveille.

SOLEIL (*Moqueuse*) — Idiot. Viens. Il ne faut pas gâcher une si belle soirée.

Gervais, seul maintenant, les rejoint.

GERVAIS — Je règle l'addition ?

SOLEIL — Oui, allons chez moi.

Elle regarde Beauchemin qui, d'un signe, acquiesce. Ils sortent.

SCÈNE 5

À l'appartement de Soleil...

L'appartement est situé dans le centre-ouest de la ville, quelque part entre Stanley et Guy, entre Sherbrooke et Dorchester. La scène a lieu dans un living fourni de fauteuils de cuir et de rotin, de coussins, d'un phono, de rayons de bibliothèque, de divers objets (toiles, gravures, affiches, petites sculptures, quelques photos). Ils arrivent à l'appartement un peu après 10 heures. Ils entrent et s'assoient dans le living.

SOLEIL — Vodka ?... Je n'ai que de la vodka.

GERVAIS — Elle n'a que de la vodka !

BEAUCHEMIN — Va pour la vodka.

SOLEIL — Vous la voulez... comme d'habitude ?

BEAUCHEMIN — Oui... et pas de tricherie !

GERVAIS — Sinon...

SOLEIL — Bon bon. C'est vraiment trop insister : vous me tentez.

Soleil remplit les verres. Ils prennent les verres. Trinquent.

GERVAIS — Au commissaire ?

SOLEIL — À tous les faiseurs d'objets !

Ils boivent. Beauchemin est assis par terre. Soleil s'approche de lui par derrière. Elle appuie ses mains sur les épaules de Beauchemin et se penche sur lui, lentement. Elle prend le verre de Beauchemin qui est vide. Beauchemin tourne la tête vers elle. Ils s'embrassent. Pendant ce temps Gervais cherche un disque.

BEAUCHEMIN — Ah, ça c'est extraordinaire !

SOLEIL — Qu'est-ce qui est extraordinaire ?

BEAUCHEMIN — Toi.

SOLEIL — Moi ?

BEAUCHEMIN — Oui, toi... tu sais : tu es au-dessus de moi... comme le soleil.

SOLEIL — Oh !

Ils s'embrassent.

SOLEIL — Je t'adore.

Un silence.

GERVAIS — *(Il a trouvé le disque qu'il cherchait.)* Ah voilà ce qu'il nous faut.

(Il leur fait voir la pochette). Ça vous convient ?

Soleil acquiesce.

Gervais met le disque sur le phono. Pendant ce temps, Soleil va vers la fenêtre. Gervais considère une estampe japonaise qui est fixée au mur (ou peut-être est-elle extraite d'un album qu'il a commencé de feuilleter tout de suite après avoir fait tourner le disque).

GERVAIS — Ce qu'ils savaient dessiner les types !

BEAUCHEMIN — À quoi ça te sert de fredonner tout le temps les mêmes refrains ?

GERVAIS — Quoi, c'est vrai ?

BEAUCHEMIN — Là n'est pas la question. Le savoir-faire, c'est bien... Mais je me fiche pas mal de fignoler de beaux objets. Tu comprends, ce qui m'intéresse, c'est ce qui bouge. C'est la vie même, c'est...

GERVAIS — Le raffinement, ce n'est pas ton fort.

Beauchemin paraît vouloir riposter mais se contient. Soleil s'est retournée, inquiète, agacée même de la remarque de Gervais. Beauchemin jette un regard vers Soleil qui est de nouveau plongée dans la contemplation du monde extérieur.

BEAUCHEMIN — Et Paris, tu y vas toujours ?

GERVAIS — Tu parles. Il faut absolument que je travaille là-bas au moins un an ou deux. Si seulement j'en avais les moyens. J'ai demandé une bourse.

BEAUCHEMIN — Et tu comptes l'obtenir ?

GERVAIS — Bah...

BEAUCHEMIN — Comme ça ?

GERVAIS — Ouais, je pense pas qu'ils me blairont beaucoup après ce qui s'est passé aujourd'hui.

BEAUCHEMIN — Mais pourquoi ne viens-tu pas aux États-Unis ? C'est quand même plus sérieux. Moi, je plie bagages pour New York dans trois semaines et je compte y rester un bon moment.

Soleil l'ignorait. Elle paraît contrariée à l'idée du départ de Beauchemin.

GERVAIS — Les États-Unis, New York, San Francisco, c'est bien beau... encore faut-il un peu de fric.

BEAUCHEMIN — Tu vendras bien quelques toiles. Et puis, là-bas, on arrive à se débrouiller.

GERVAIS — Paris, j'y tenais, à cause d'un type assez extraordinaire avec qui je voudrais travailler quelque temps... Les États-Unis, oui, je te l'accorde...

SOLEIL (*Voix étouffée*) — C'est maintenant que j'aimerais te serrer contre moi. (*Voix off*) Pierre, te prendre... te retirer des ombres où tu te débats... t'emmener loin d'ici... loin d'ici.

Gervais s'est approché d'elle, à son insu.

SOLEIL — Pierre !

Elle l'a dit juste avant de se retourner. Puis, elle aperçoit Gervais. Celui-ci, l'ayant entendue, laisse tomber ses mains qu'il avait mises autour de la taille de Soleil. Pierre, en entendant Soleil, s'est levé. Soleil va jusqu'à lui.

BEAUCHEMIN — Qu'y a-t-il ?

SOLEIL — Rien...

BEAUCHEMIN — Et c'est pour rien que tu pleures ?

SOLEIL — Je ne pleure pas... je... c'est fini, maintenant. Je suis bête. Mais de quoi parliez-vous, j'ai perdu le fil...

Tous trois sentent le besoin de dissiper le malaise.

BEAUCHEMIN (*Désignant Gervais*) — C'est ce mordu de Paris !

GERVAIS — Tu exagères... Au fond, je préfère New York.

SOLEIL — Paris, New York... ailleurs, ailleurs surtout ! Cette ville est insupportable !

GERVAIS — Montréal, est-ce tellement différent des autres grandes villes ? Le même ennui...

BEAUCHEMIN — Oui. Mais là, c'est en plus bête.

Beauchemin donne la réplique de temps à autre mais ne s'intéresse guère à la conversation. Il paraît absent.

SOLEIL — C'est le vide. Les gens sont durs. C'est comme s'ils n'étaient là pour personne.

GERVAIS — Un endroit où vivre, vivre pleinement ?

SOLEIL — Je ne sais pas... Ici même, peut-être...

Un silence.

Soleil s'efforce de susciter la participation de Pierre à leur échange. — Tiens, Pierre, tu disais que le simple fait d'aller de la montagne au port avait un sens pour toi... (*Beauchemin grogne.*) Je comprends. Moi, je m'arrêteraïs rue Sainte-Catherine ou rue Saint-Denis... ou bien Carré Saint-Louis... Oui, c'est cela : j'aimerais un endroit où il y aurait fête, continuellement. Où les gens viendraient sans penser à rien. Surtout le soir, ce serait bien. L'été sur les pelouses, l'hiver sur la neige, une vraie neige.

BEAUCHEMIN — Et qu'y ferait-on dans ton Eden-Carré Saint-Louis ?

SOLEIL — Tu me le demandes ?

BEAUCHEMIN (*Malicieux*) — Je m'en doute bien un peu.

SOLEIL — Oui, les gens s'y aimeraient bien simplement. Les hommes et les femmes s'aimeraient sans se casser la tête.

GERVAIS — Il en faudrait bien une bonne douzaine, de Carré Saint-Louis.

SOLEIL — Il en faudrait partout à travers la ville. Comme des clairières.

GERVAIS (*S'excitant*) — Ah, s'ils nous donnaient une ville, disons seulement un quartier à construire ou bien à refaire. Qu'ils rassemblent donc une bande d'architectes, de sculpteurs, de peintres, d'ingénieurs, de musiciens et de poètes même — ajoute quelques urbanistes, sociologues — et qu'ils leur disent : messieurs, refaites-nous cela à votre gré, selon vos conceptions... Non, mais tu te rends compte ?

BEACHEMIN — Si je me rends compte ! Tu rêves tout haut, mon cher Fernand. Tout ça, ce serait simplement merveilleux, tu parles. Ils en verraient de toutes les couleurs, les politiciens. Mais ils n'oseront jamais le permettre. Ils auraient bien trop peur. Pense donc ! Mine de rien, on leur construirait tout doucement un pan de ville. Selon les besoins, les désirs, les rêves des gens... en cherchant à leur donner ce qu'il y a de plus beau, et de plus utile... vois-tu d'ici le contraste que ça ferait avec les autres quartiers ? Tu imagines la gueule des agents d'immeuble, des propriétaires, des spéculateurs, des politiciens ? Les gens se rendraient compte, tout d'un coup, de quoi ils sont privés, et par la faute de qui ils le sont. On leur aurait ouvert les yeux et tu crois qu'ils en resteraient là ? Ca fait vaguement révolutionnaires, ta petite idée, tu ne trouves pas ?

GERVAIS — Les gens sérieux, ceux qui ont le fric et le pouvoir, se moquent bien de nous. Voilà ce qui m'enrage... Nous n'existons pas !

SOLEIL — Mais les autres, ils existent, les autres ?

GERVAIS — Ben, ils consultent leur compte en banque et ils ne se posent pas de questions. C'est nous, les cocus ?

SOLEIL (*S'exaltant*) — Et pourtant, je suis bien vivante, moi ! Vivante, vivante ! (*Un silence*) À passer des journées entières dans un bureau, je deviens folle, folle... À tout moment, j'ai l'impression que ça va sauter, que je ne pourrai plus contenir la vapeur. C'est comme une sorte de fièvre : je voudrais crier... non, pas tellement ça, mais courir, rire, rire... sauter par la fenêtre... La fenêtre... au bureau, c'est des fenêtres partout, tout autour, un écran de glace... je trouve ça horrible. C'est comme si on me clouait sur place en plein soleil. Et ces gens tout autour... il y a des femmes, des dactylos, qui sont à tel point rivées à leur chaise, à leur table, qu'elles en deviennent femmes-chaises, femmes-machines.

Sur les derniers mots de Soleil, Beauchemin s'est levé ; besoin d'agir, révolte contre cette situation faite à Soleil, contre cette dichotomie à laquelle ils sont tous soumis. Amorce d'un mouvement physique vers Soleil, d'un mouvement pour prendre la fille dans ses bras et l'empêcher de devenir femme-machine, d'un mouvement dont Soleil et Gervais devinent le sens. Gervais se détourne.

Soleil et Beauchemin sont face à face. Totalement, ardemment attentifs l'un à l'autre. Ces quelques secondes d'attention sont suivies chez Beauchemin d'un refus. Il est près de Soleil, les mains déjà peut-être sur les bras de Soleil. Il dit :

BEACHEMIN — Il faut que je travaille, que j'aïlle à l'atelier.

SOLEIL — Pierre, tu veux partir ?

GERVAIS — Mais, mon vieux, tu ne vas pas nous plaquer là, comme ça, en plein milieu de la nuit !

BEAUCHEMIN — Je reviens tout de suite... Il m'est venu à l'esprit quelques petites idées au sujet d'une sculpture...

SOLEIL — Mais tu pourrais attendre à demain. Elles ne s'envoleront pas toutes seules tes idées.

BEAUCHEMIN — Je dois y aller maintenant.

SOLEIL — Oh, je te connais : tu y resteras jusqu'au petit matin, dans ton atelier.

BEAUCHEMIN — Je ne suis pas indispensable : vous savez très bien comment vous occuper, tous les deux.

Un silence, marquant un instant d'agacement.

SOLEIL — Oh, j'ai une idée ! Allons-y tous les trois à l'atelier.

BEAUCHEMIN (*Péremptoire*) — Non, pas question. Je veux être seul !

SOLEIL — Mais nous te laisserons travailler, Pierre.

GERVAIS — Mais quoi, Beauchemin !

BEAUCHEMIN — Inutile d'insister, je veux être seul, je ne vous veux pas !

Gervais paraît irrité. Il s'écarte. Soleil est décontenancée, abattue.

Soleil veut dire quelque chose mais sa voix s'étouffe.

SOLEIL — Pierre !...

BEAUCHEMIN — Allons, tu sais que je suis une brute.

SOLEIL (*Tenant de s'apaiser*) — Reviens tout de suite, Pierre.

BEAUCHEMIN (*Sortant*) — Oui, je te le promets.

Il sort.

SCÈNE 6

À l'atelier de Beauchemin...

Plongée dans la nuit puis lumière.

Beauchemin est sorti très rapidement afin de couper court à toute insistance de la part de Soleil. Il hèle le premier taxi venu.

L'atelier est situé ruelle Saint-Christophe ou bien dans les abords du Carré Saint-Louis. Une sorte d'entrepôt à l'origine. Une vaste pièce au rez-de-chaussée, percée de petites fenêtres (deux ou trois). Fort encombré par pièces de métal ou de bois, débris, instruments de travail et sculptures. « Habitable », c'est-à-dire faite d'un ensemble de tiges, de plaques se joignant au sommet, de paliers, de marches, « d'ouvertures », le tout formant, avec le vide intérieur, une « case » de volume irrégulier.

Beauchemin entre dans l'atelier, erre ici et là, indécis, prend, rejette certains objets, observe attentivement la sculpture du centre, erre de nouveau, prend le chalumeau, semble vouloir s'en servir mais le laisse tomber.

SCÈNE 7

À l'appartement de Soleil...

Soleil et Gervais paraissent ennuyés. Soleil est inquiète. Ils ne boivent plus, ne font plus tourner de disques. Ils « tournent en rond ».

SOLEIL — Ça fait bien une heure qu'il est parti...

GERVAIS — Il nous reviendra bientôt.

SOLEIL — Pierre est dans un tel état...

GERVAIS — Justement, il ne va pas se mettre à travailler sérieusement. Pas maintenant, pas avec ce qu'il a dans le corps. (*Amusé*). À moins qu'il ne s'écroule sur place et ne dorme comme une souche.

SOLEIL — Je sais bien qu'il ne va pas se mettre à travailler... J'aimerais mieux cela... Je ne sais pas pourquoi au juste mais j'ai peur... Et qu'est-ce que je peux faire pour lui ? Il est tellement impénétrable...

Un silence.

GERVAIS — Je ne savais pas que tu tenais à lui à ce point-là.

SOLEIL — Est-ce que je le savais moi-même ? Je m'en rends compte maintenant.

GERVAIS — Pourtant...

SOLEIL — Quoi ? Dis-le.

GERVAIS — Bah, c'est pas la peine.

SOLEIL — Allons, ça te déplaît tant que ça... que...

GERVAIS — Non... mais il me semblait qu'entre nous trois... bien, il y avait une complicité... des liens. Notre amitié à trois, c'était de la foutaise, quoi !

SOLEIL — Non, Fernand ! Cette camaraderie, elle existe...

GERVAIS — Oh ! Ça...

SOLEIL — Elle dépend de nous... de nous deux...

GERVAIS — De nous deux ? !

SOLEIL — Oui, peut-être que pour Pierre ça n'a pas le même sens, notre amitié.

GERVAIS — Au fond, il se fout bien des autres, lui. C'est comme dans son atelier, il n'admet personne dans sa vie.

SOLEIL — Non, tu es injuste. Ce n'est pas tout à fait cela. C'est vrai que Pierre se dérobe, mais c'est qu'il craint les autres : il se dérobe... Et le côté « fou » de nos rapports, c'est aussi une façon pour lui de se réserver.

GERVAIS — Il tire son épingle du jeu ! C'est ce que je disais : les coups à trois, c'est de la blague. Ça vaut toujours, en attendant mieux, quoi !

SOLEIL — Fernand ! Mon Dieu que c'est bête les garçons !

GERVAIS (*Il hausse les épaules.*) — Je sais, en tout cas, que tu aimes Pierre.

SOLEIL — Oui... je l'aime.

Gervais se verse à boire, allume une cigarette.

Longue pause.

GERVAIS — À cause d'un verre lancé sur un mur, que de choses ont changé en quelques heures, presque à notre insu ! Tant de choses *vont* changer aussi...

SOLEIL — Des choses qui ne seraient pas arrivées si tous les trois, nous... (*Plus animée*). Tiens, il me semble que nous sommes trois enfants abandonnés au bord d'un monde qui viendrait d'être complètement détruit. Et ensemble, tous les trois, nous sommes assez forts pour résister, pour survivre.

GERVAIS (*Buté*) — Mais celui des trois qui est le plus menacé, c'est Pierre ?

SOLEIL — Oui... C'est toi-même qui le dis.

Bref silence.

GERVAIS — Nous voici tous les trois seuls, dans ce monde détruit. Déjà les ruines disparaissent sous de grandes folles végétations. La jungle envahit la terre. Nous crions, et l'écho de nos voix remplit l'univers... Doucement, je dérive vers le haut... Toi et moi... nous reconnaissons ensemble, au même moment, l'insondable tendresse qui nous rapprochait, une tendresse si limpide que nous la devinions à peine... Puis nous nous séparons... Des possibles meurent... Je dérive vers le nord : je me perds bientôt dans les neiges, alors que tu t'enfonces avec Pierre vers le sud, torride, brûlant... Nous nous regardons à travers la distance... Suis-je bête ?

SOLEIL — Mais non... Chaque mot que tu disais, je le voyais. C'était vrai.

Pause.

GERVAIS — Mais, dis-moi franchement, Pierre, il ne te fait pas... un peu peur ?

SOLEIL — Oui... mais non, ce n'est pas tout à fait ça... Tu comprends, Pierre, c'est... un fauve. Et on n'approche pas facilement un fauve. Il faut de la ruse, longtemps faire le guet... Le plus difficile est de pénétrer au cœur de la tanière... où le fauve est comme un enfant sans défense... (*Angoissée, pressante*) Fernand, je n'en peux plus, allons chez Pierre...

Ils sortent.

SCÈNE 8

À l'atelier...

Beauchemin manifeste un comportement de plus en plus désordonné, délirant. Il « fait le tour » de la sculpture. Il en palpe longuement les pièces, considère l'ensemble, revient aux détails, manifeste son contentement ou son insatisfaction à la façon d'un artisan méticuleux, soucieux de l'impeccabilité de son ouvrage. Comme la sculpture possède des « entrées », il entre et sort pour bien se rendre compte.

Beauchemin a un verre d'alcool à la main.

NOTE : À déterminer, dans ce passage, ce qui peut être dit off, particulièrement au début ; progressivement, le ton monte.

BEAUCHEMIN — Hum, il faudra reprendre ça... et ça... Tiens, ça aussi. Ah ! le travail n'est pas fini !... Hum, toute cette partie-là, ça ne me plaît pas du tout ! Bondieu que c'est éreintant ce métier !... Mais il faut que ça soit parfait, parfait... (*Il rit.*) Ils en baveront ! Je les ferai baver, moi !... Je les vois d'ici : la presse, les madames, les becs fins et les sales gueules... et tous les commissaires du monde... Qu'ils viennent tous ! (*Il rit — Un silence.*) Je les aurai tous, tous tant que vous êtes, bande de morveux, de salauds, de sales petites bedaines bien tranquilles ! (*Un silence*) Vous en voulez des objets, des joujoux, de beaux petits joujoux bien figno-lés, eh bien vous en aurez ! Et jusque-là, je vous le promets ! (*Il rit.*) Des objets ? En voilà un, un objet ! Et vous aurez besoin de vous lever de bonne heure pour voir de quoi il retourne ! (*Un silence. Il « entre » dans la sculpture.*) Elle est bien, ma maison, ma case, ma cage ? Elle est bien, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas dire le contraire ?... (*Ton important*) Elle est ha-bi-ta-ble ! (*Il rit.*) Mes petits locataires, je vous attends les bras ouverts, ha ha... Mais comment l'appellerons-nous ? L'autre ?... Le grand hôtel ?... Pas mal !... La geôle ? La cage d'ascenseur ?... Car ça leur prend toujours des noms, des titres. Il faut que tous leurs petits machins, leurs bébelles, ça porte un nom : ça fait bien, n'est-ce pas ? Ça se vend bien surtout. Car des objets, c'est fait pour qu'on les vende. (*Parodiant*) Tout, absolument tout doit concourir au salut, à la prospérité de la nation, ha ha. (*Sarcastique. Pause*) Ah, Soleil, ma petite bonne femme, tu seras heureuse, oui, tu seras heureuse, oui, tu seras heureuse quand je leur montrerai ça : la maison, le grand hôtel, la cage d'ascenseur, comme ils voudront... Ton bureau, ce n'est rien, tu verras.

Building-sculpture c'est cent fois mieux ! Nous les regarderons se débrouiller avec ça et nous en rirons un bon coup. Oui, je t'en promets un de vernissage, un vernissage bien arrosé, un é-vé-ne-ment cul-tu-rel, comme ils disent. (*Pause. Peu à peu des ombres se forment, glissent et pénètrent la sculpture. Ce sont les invités du vernissage, les mêmes qu'à la première scène. Mais, cette fois, ils portent, comme pour un bal masqué, des travestis grotesques qui accusent leurs travers*)... Ho ho ho ! Regardez-moi tout ce beau monde qui nous arrive, Soleil. Ils sont tous là ! Venez, mais venez donc. Entrez, mesdames messieurs, dignes invités... N'est-ce pas splendide ? Ils sont tous là. Il n'en manque pas un : la propriétaire, le commissaire, le petit professeur... Regarde comme ils trouvent ça bon, comme ça les emballa. (*Pause*) Allons, ne restez pas là derrière, vous autres, venez, entrez, entrez... La presse sera là dans un instant : les journalistes, les photographes ; interviews, flash, bons mots (*Il rit*). Ho ho, regardez-moi cette tondue, hoho, et le

petit mec à ses troussees... Oui oui, monsieur le commissaire, allez-y, débitez-le votre petit discours : c'est le moment, oui, on peut dire que ça tombe bien. (*Un silence*). Habitable, ça ? Une maison, ça ? Oui, c'est une maison, une vraie ! Mieux que ton quartier, Gervais ! Allez, faites comme chez vous : la cuisine, le ménage ; regardez la télé. Allez, allez, pas de gêne ! Vous êtes chez vous ; là ! C'est moi, Beauchemin, qui vous reçois. (*Les invités sont tous à l'intérieur de la sculpture et paraissent de fort bonne humeur.*) Ah, comme je suis heureux de vous voir heureux. (*Il rit.*) N'est-ce pas, Soleil, que c'est merveilleux, tout ce beau monde en fête... Ils vont apprendre ce que c'est que la ci-vi-li-sa-tion, le bonheur, l'har-mo-nie sociale... la partouze ! L'immense partouze de l'ordre nouveau... oui, monsieur le commissaire, et vous aussi, messieurs les présidents de banque, les premiers ministres, les chefs d'État, les directeurs de conseils d'administration... (*Un affreux petit homme, de l'intérieur de la cage, par des gestes et des grimaces fort éloquentes, lui fait signe en vue de quelque chose de précis. Beauchemin paraît saisir le sens de cette intervention...*) Ha ha, le moment est venu ? Très bien, très très bien. (*Ton impératif*) Fermez les portes, verrouillez-les !

Ce qui est fait aussitôt, comme par miracle. Puis, de toutes parts, de l'intérieur de la sculpture, des leviers entrent en mouvement, actionnant des instruments « de torture » : Broyeuses, rasoirs, masses... l'affollement puis la panique gagne les invités qui se jettent dans un désordre incontrôlable. Beauchemin contemple la scène avec un vif plaisir : Il laisse échapper des rires énormes. Mais, peu à peu, il se sent ébranlé par l'ampleur d'une vision de plus en plus horrible. Et soudain, de l'intérieur de la cage, émerge le visage terrifié, implorant, de Soleil. Beauchemin en éprouve une violente commotion. Il perd le sens et s'effondre.

SCÈNE 9

À l'appartement de Soleil, dans la chambre...

Beauchemin est étendu sur le lit, tout habillé. Il dort. Soleil, éveillée, est assise tout près de Beauchemin ; elle penche son visage sur lui. Beauchemin s'éveille brusquement et aperçoit, au-dessus de lui, le visage de Soleil.

BEAUCHEMIN — C'est toi... Soleil ?

Plan-éclair d'un paysage champêtre.

SOLEIL — Oui, c'est moi.

BEAUCHEMIN — C'est plein de lumière autour de ton visage. Où sommes-nous ?

SOLEIL (*Elle sourit*) — Chez moi. À l'appartement. Regarde, il fait jour.

Beauchemin écarquille les yeux, se rend compte.

BEAUCHEMIN — Que s'est-il passé ?... Tous ces visages... ces grimaces.

SOLEIL — Tu as rêvé...

BEAUCHEMIN (*De nouveau angoissé*) — Rêvé ? Il est arrivé quelque chose d'horrible !

SOLEIL — Quand nous sommes entrés dans l'atelier, Fernand et moi, tu riais, tu criais, tu délirais.

BEAUCHEMIN — L'atelier ?... (*Nerveux*). Ils étaient tous là, tu sais. Ils sont tous venus... ils sont entrés dans la sculpture, dans la cage d'ascenseur... la sculpture est devenue peu à peu un... une sorte de monstre, elle vivait !

SOLEIL — Allons, Pierre, c'est fini maintenant. C'est le jour.

BEAUCHEMIN — Oui, c'est fini.

Un silence.

SOLEIL — Je viens de faire du café. Tu en veux une tasse ?

BEAUCHEMIN — Oui, tu es gentille.

Soleil va vers la cuisine, qui est tout près de la chambre. Beauchemin se lève, marche à travers la pièce, paraît réfléchir mais d'un air plus apaisé. Soleil parlera de la cuisine.

BEAUCHEMIN (*S'adressant à Soleil, mais comme réfléchissant à voix haute*) — Ainsi, c'était un rêve... une hallucination... mais une hallucination tellement plus réelle que la réalité... Je n'arrive pas à croire...

SOLEIL — Ça me paraît bien compliqué, ton histoire.

BEAUCHEMIN — Tu vois, tout ça s'est produit je ne sais où. Dans quel temps dans quel lieu, je ne le sais vraiment pas.

SOLEIL — C'est une véritable épreuve que tu as traversée ?

BEAUCHEMIN — Oui, c'est ça, une épreuve, une initiation. (*Soleil revient et lui porte une tasse de café.*) Tout ça est tellement étrange... Cette nuit, je suis réellement devenu une bête féroce, comme les mécréants devenaient, sur le coup de minuit, loups-garous. Je me sentais puissant comme un fauve et j'avais... le goût de tuer ! Alors, sans que je sache trop comment, les choses se sont mises à aller

de plus en plus vite... Je ne pouvais plus rien arrêter. Je n'avais qu'une idée en tête : tout détruire, tout, tout !... Soudain, tu étais là, devant moi, dans la cage (*comme accablé de nouveau*) et tu allais périr, avec tous les autres... J'étais allé trop loin. (*Il prend Soleil dans ses bras.*) Oh Soleil !...

Un silence.

SOLEIL — Tout n'est-il pas plus clair désormais ?

BEAUCHEMIN — Oui... comme le matin... Je repars à zéro.

Un silence.

SOLEIL — Tout est devenu limpide. Tu es là tout près... et je te reconnais... je t'enveloppe... je te pénètre... je passe en toi... il n'y a plus d'obstacle, d'inconnu... Je peux tenir entre tes bras, plonger mon regard dans ton regard... poser mes lèvres sur les tiennes... et mon corps contre ton corps... Toi, tu peux caresser mes cheveux... ma nuque... mes hanches... Me prendre, m'emporter, me soulever de terre... Il n'y a plus de distance.

Ces paroles sont magie véritable : elles précèdent, les créant, les actes, les gestes.

BEAUCHEMIN — ... plus de distance... Tu as tout dissipé, comme le soleil.

Brève pause.

(*Souriant*) Tu sais, tantôt, quand j'ai ouvert l'œil et que j'ai vu ton visage au-dessus de moi, eh bien, en un instant, en un éclair, j'ai revu, revécu un moment de mon enfance. Le temps, l'espace d'une seconde, a été aboli. C'était l'été, dans la campagne, dans les champs, avec un soleil, un soleil de plein juillet. À cause de la chaleur, de la lumière, l'air semblait rempli d'une poussière d'or éblouissante. Je m'étais couché dans l'herbe. Je sentais la terre sous moi, grasse, riche, presque palpitante comme si elle avait eu un cœur. Je me rappelle aussi le crépitement des insectes, la cigale... J'étais bien. Je sentais le sang couler dans mes veines... Et au-dessus de moi, sur leurs longues tiges, ployaient ces grosses fleurs brunes et dorées, des tournesols, des « soleils » comme nous disions. Et je ne me lassais pas de regarder tous ces petits soleils dorés se balancer contre le ciel bleu... Tantôt, en ouvrant les yeux, quand j'ai vu ton visage... j'ai ressenti le même bonheur.

SOLEIL — Oh, Pierre !

Ils s'embrassent. Ils sont maintenant près de la fenêtre.

BEAUCHEMIN — Regarde. Le soleil luit, mais dessous, il y a les toits, les façades, la chaussée... Il y a les hommes.